

IRAN/IRAK

(de l'origine unique de la guerre et de son influence sur la sexualité au Moyen-Orient)

4-0 à la mi-temps. Tous les prophètes s'étaient gourés, la civilisation perse ne valait plus un kopeck, qu'on se le dise. Saddam lui-même faisait rôtir deux agneaux bien dodus au tournebroche, barreau de chaise La Havane au coin du bec. Si l'équipe nationale irakienne l'emportait, il avait promis qu'il ferait même la vaisselle. On n'avait pas vu le petit père Hussein aussi jovial depuis la mort de sa première femme. Une erreur de jeunesse doublée d'une vraie planche à pain de surcroît.

Chez les Khomeiny, ça chiait dans le ventilateur. Tellement le guide suprême criait sa rage, son mal-être, son envie d'exécuter séance tenante le gardien de but...tellement il gueulait qu'on n'entendait plus la radio. Les écrans 16/9 à coins carrés, il laissait ça à ces chiens infidèles d'Irakiens à la solde des soviétiques. L'immortel Ayatollah avait pourtant fait de son mieux pour redorer le son-bla de la Révolution Islamique. On l'accusait à tort d'être un pisse-froid :

1°/ il avait aligné la plus belle équipe de foot qu'on pouvait dégoter dans tout le Moyen-Orient

2°/ trouvé le plus beau spot pour le match du siècle

3°/ et promis aux joueurs irakiens que quel que soit le score final il intercèderait personnellement en leur faveur auprès du Grand Manitou et qu'il accepterait leur demande d'asile politique

La plus belle équipe de foot :

Khomeiny s'y était collé en personne pour le recrutement des joueurs. Il en voulait un, juste un, ni trop gros ni trop maigre-il pouvait pas se saquer les maigres- la moustache, plus deux yeux au bon endroit. Il avait eu comme idée saugrenue de monter une équipe qu'avec des mecs qui se ressemblaient. On aurait juré-craché qu'ils étaient tous frères jumeaux. Impossible, puisqu'à cette époque bénie des dieux on les butait à la naissance les jumeaux, de peur de s'attirer la scoumoune. Onze gonzes pas tous très sportifs mais ni trop gros ni trop maigres avec la taille réglementaire de moustache. Tous dévoués et surtout pas envie d'y laisser leur couenne. L'ayatollah était pas trop branché technique et entraînement. Il se fiait à son intuition et à son sens de l'Histoire. C'était avant tout un mystique. Il pensait que débiter les sourates appropriées allait suffire pour défaire Saddam et sa bande de cocos mécréants.

Le plus beau spot :

Le match se disputait à une quarantaine de bornes de Téhéran. Au sud de nulle part en plein milieu de n'importe où. Pendant le mois précédant la rencontre au sommet, les services techniques de la capitale se déplaçaient tous les matins pour aller vérifier que les paysans des bleds alentours, réquisitionnés pour la bonne cause, faisaient bien le boulot demandé et pissaient pas en direction de La Mecque. Pas moins de vingt mille bouseux pour ce chantier. Eriger un stade de cinquante mille places en un mois, paumé dans le désert, ça relevait du miracle, sinon de l'exploit technique. La communauté internationale versait sa larme de croco pour les conditions de travail des ouvriers iraniens. Même le Figaro et Femme Actuelle s'étaient pris d'une sympathie toute fraternelle pour ces campagnards qu'on obligeait à trimer matin et soir pour pas un rond. C'était contraire à la convention collective de l'esclavage moderne. Malin comme un singe, à condition qu'on se mette d'accord que l'homme n'a rien à voir avec les primates, le père de la Révolution savait déjà que les bookmakers de San Francisco à Macao en passant par Aubervilliers les auraient à la bonne. Onze footballeurs pareissant sortir de la même matrice, jouant dans un stade plein à craquer de spectateurs tous

plus craspec les uns que les autres mais si humbles et si sincères. Le tout pas loin d'un lieu saint : à cinq bornes de là, l'arrière-petit fils du gendre de Mahomet s'était arrêté quelques minutes pour lâcher un caisson et ainsi diffuser la bonne parole aux quelques rednecks illettrés du bourg. Déjà en ces temps-là, les autochtones étaient vraiment des bourrins et n'y entendaient rien aux différentes sources de la rhétorique sacrée. On n'avait jamais réussi à les dresser ou les amadouer.

Les promesses de reclassement :

A Bagdad, ils avaient des magnétoscopes pal secam dernier cri, une piscine municipale avec de l'eau dedans, un parti communiste post-hégélien, du pétrole goût framboise et l'air conditionné dans les taules. Sans compter qu'à Bagdad, on pouvait admirer les plus belles pépés de tout le golfe persique. La plupart d'entre elles avait tous leurs chicots, le nez entier, les mains, la droite et la gauche, et la tête alouette. Pas des femmes en kit à recoudre sans arrêt à la moindre incartade. Un oasis d'émancipation pour nos amies les femmes.

T'as qu'à voir que l'équipe de foot irakienne s'en tamponnait la coquille de prendre leur retraite en Iran, ce pays de cocagne où pour aller pisser un bol ou te gratter le genou il te fallait une autorisation préalable écrite en trois exemplaires ratifiée par le mollah du tier-quar. Quant au Très-Haut et à son éventuel courroux, le peuple irakien s'en était quelque peu affranchi depuis l'arrivée des tripes et des vhs pornos. Le Raïs avait coutume de dire : « Dieu est un chien, il aboie souvent mais ne mord jamais ». Ouaf ! Consciences tranquilles, esprits libres.

Non, ce match, les Irakiens, ils allaient le gagner. Pour l'honneur, pour la Nation, pour Saddam et pour toutes les femmes valides qu'ils pourraient s'enfiler dans la foulée en cas de victoire, le phallus droit devant et tout auréolé de gloire.

A la mi-temps, chiites et sunnites tombaient d'accord pour une fois : on s'emmerdait comme des rats morts. Pas d'exécution, pas de défilé de majorettes manipulant de longs bâtons magnifiques, pas de mascotte funky débilosse, ni même de publicité pour du dentifrice halal. Et rien à tiser naturellement.

Dans le stade flambant neuf, les esprits commençait à s'enflammer grave. Les bonnes femmes avaient oublié leur bikini une fois de plus et on servait que de la putain d'eau bénite à la buvette pour faire passer la pilule. Du coup, les mecs entre eux parlaient bagnoles qu'ils n'auraient jamais, le temps que les femmes rédigeaient leur testament. Seule une victoire des onze moustachus permettrait à la gente féminine de s'en sortir à moindre frais. Toutes éprises de Vertu qu'elles étaient, elles n'avaient pas du tout envie que des ouvriers même pas payés au tarif syndical s'occupent de leur chagatte. Le Coran était pas trop loquace sur le ballon rond, aussi fallait improviser un truc. Prises au piège des résultats du loto sportif, yahvé de quoi avoir les boucards j'te raconte pas.

Dans les vestiaires ça puait pas des pieds ni des dessous de bras, ils n'avaient presque rien branlé en défense. Khomeiny avait l'intention de leur remonter les bretelles, le calbar jusqu'au nombril, à la Jacques Chirac. Se gauler quatre pions comme ça, la bouche en cœur et sans avoir une seule fois dépassé le milieu de terrain, c'en était trop. Le match semblait joué d'avance. Et le mec était pas du genre patient. En fait, ce Khomeiny, c'était encore un adolescent dans sa tête, un sentimental quoi. Il voulait tout tout de suite. Et là, sur le chemin menant aux vestiaires, il se disait que la procédure judiciaire pour les faire pendre sur la place publique irait à l'essentiel. Le juge du tribunal révolutionnaire décidera de quand et où et pis c'est tout. Juste avant d'enfoncer la porte des vestiaires, notre ayatollah préféré entendit soudain une rumeur qui grondait dans le stade, tel le magma qui s'agite en nous, au plus profond de notre estomac, quand le quatrième burger de chez Lidl nous fait savoir qu'il aura

du mal à passer le cap côlon. C'était pas un but ni encore moins l'archange Gabi qui descendait nous faire un topo sur le 4-4-2 à mettre en place pour espérer gagner, mais le retour de l'équipe iranienne dans l'arène. Au détail près que onze bonnes femmes-façon de parler, c'étaient en fait de purs laiderons- avaient pris le relais.

« Qu'Allah m'encule sur le champ, nom d'un prophète en plastique ! » s'écria Khokho. Il n'avait plus juré de la sorte depuis qu'il avait surpris sa mère jouer au strip poker dans les bas-fonds de Téhéran un verre de scotch à la main. Bon ok, les shorts leur allaient à merveille et elles aussi arboraient de fières moustaches mais merde, dans le livre sacré où tout est dit définitivement, pas une ligne sur les femmes à barbe et les tournois de foot. Alors le père de la Révolution retourna au vestiaire pour essayer, d'un fond de tiroir, de bricoler une sourate apocryphe traitant du sujet. Les onze frères presque jumeaux s'étaient fait la chav' entre-temps après avoir échangé leurs frusques avec leurs femmes. Sapés en gonzesses, ils retournèrent dans les tribunes pour suivre la deuxième mi-temps. L'amour du ballon rond et l'amour de leur femme, râh l'Amour... ils en avaient des raisons d'applaudir à tout rompre. Ils vociféraient tous dans leur dialecte, la main sur le cœur : « Allah est grand, l'équipe d'Iran aussi ». Puis ils le chantaient sur l'air des bronzés qui font du ski : on frôlait le blasphème. Pas grave, dieu était sourd depuis belle lurette à force de se branler et puis le reste de leurs congénères connaissaient pas le film. Alors merde ils y allaient gaiement. Il flottait dans les gradins comme un petit air de mai 68, Godard et ses connards de maoïstes en moins. Les parties de baise à plusieurs en moins aussi. En autonomie tout seul par contre... enfin, c'était dur de se faire une idée précise sur le nombre exact de gaillards en train de se faire du bien, les Iraniens de cette contrée s'habillant tous avec des sacs à patates en toile de jute, hyper amples pas très stretch, on pouvait pas discerner où qu'ils mettaient leurs paluches. On se doutait bien qu'ils en faisaient des pas très catholiques sous leur chasuble.

En pleine cérémonie « d'offrande » au dieu Onan, l'arbitre siffla le deuxième round. Ça s'annonçait musclé, velu, viril. Ces nénettes jouaient comme si elles en voulaient à la Terre entière. La numéro 3 –menton en galoche, talbouif à couper du jambon et pas loin du quintal-grognait, soufflait. On aurait dit un taureau prêt à tout déglinguer ce qui se trouve devant. C'était con, elle n'arrivait pas à faire des virages ; elle fonçait tout droit et au bout du terrain, après avoir nettoyé l'aile gauche, elle refonçait en arrière. A reculons. Pas très orthodoxe, surtout au niveau de la marche arrière. Elle écrasa l'arbitre à la 48^{ème}. C'était même pas un joueur et la ruade n'avait pas eu lieu dans la surface de réparation. Il siffla un pénalty malgré tout. L'autre cradoque avait eu beau rugir de mécontentement, c'était le numéro 10, capitaine de l'équipe d'Irak qui allait alourdir le fardeau national du peuple perse. 5-0 dans le bide. Ça craignait à mort. Les iraniens avaient maintenant bel et bien la preuve, s'il en fallait une, de l'inexistence de dieu. Comment aurait-il pu laisser se produire une telle injustice ? Cet enculé d'arbitre à la noix ne connaissait pas les règles du football ! A moins que voyant cela, dieu ne décida de se suicider.

Le cinquième but n'avait pas réussi à entamer le moral de nos rustres amazones. Quant aux spectateurs, ils redoublèrent de conviction. Leur croyance s'était métamorphosée imperceptiblement au son lancinant d'une musique franchouillarde, en une véritable et inébranlable foi en leur équipe nationale. Cinquante troisième minute, la golgoth dans les cages avait beau prendre de la place en largeur, elle en encaissa un sixième et c'est pas ça qui allait l'aider à perdre quelques dizaines de kilos. Rien à foutre. Public et athlètes étaient entrés dans une transe footballistique. Une danse solaire, endiablée, annonçant une nouvelle ère. Ce match avait enseveli dans la joie et la bonne humeur la toute-puissance d'un ectoplasme régnant parmi les cieux. Enseveli sous des litrons de foutre. Les Iraniens en train de se branler en l'honneur du suicide symbolique de dieu le père. Ça baignait dans le jus. Peu importe les grumeaux, c'était pas pour faire de la pâte à crêpes. Dieu avait fait long feu. Plus freudien tu meurs.

Le Vieux était mort, d'accord, mais il ne restait plus qu'une trentaine de minutes au compteur pour planter six buts. Ca faisait court.

Trop habitué qu'il était à laisser son peuple se censurer de lui-même, Khomeiny ce soir-là avait commis une erreur de débutante. Ou plutôt deux. La première, il avait misé à trois contre un toutes les ressources en or de la banque centrale iranienne. La deuxième, il n'avait mobilisé qu'une petite dizaine de képis pour le maintien de l'ordre, et de l'ignorance. Et là, les branleurs et les commis de cuisine préparateurs de « sauce blanche » avaient bien vu la brèche dans laquelle ils allaient pouvoir (se) fourrer. Dans les gradins, l'élan d'Amour qui submergeait les mâles ne semblait jamais vouloir faiblir. Devant tant d'abnégation et d'hardiesse phallique, les femelles démarraient lentement. Comme de vieux diesels. Ca commençait à devenir intéressant, surtout que le taux de natalité s'était effondré ; depuis que Khomeiny était en haut de la pyramide, les femmes étaient estampillées « en chaleur » par la police de la Vertu à peine qu'elles éternuaient. Niveau cul, les mecs téméraires se faisaient rares, l'inceste te jetait l'opprobre dessus sur toi dès que c'était hors mariage. Là maintenant, la première fois depuis la dernière décade, ça bandait à tout va et sans culpabilité aucune. Pas un ayatollah ni personne d'autre aurait pu empêcher ce « soulèvement ». Sauf les femmes elles-mêmes. Principales sources d'ennuis pour n'importe quel bonhomme digne de ce nom, elles avaient depuis la nuit des temps choisi de tirer la tronche ou prétendu avoir leurs règles sept jours sur sept, de leur plus tendre enfance jusqu'au tombeau. Préfigurant la contre-révolution sexuelle de la coupe du monde de football en 1998, les Iraniennes à problèmes, toutes de noir vêtues, à force d'encouragements mahométans et d'érucciations incantatoires, avaient réussi à galvaniser à bloc leurs consœurs sur la pelouse. En moins de temps qu'il n'en fallait pour enlever leurs tongs et faire les ablutions de leur mintch, l'équipe d'Iran était revenue à 5-6. Malheureusement, à chaque fois que les filets adverses tremblaient, on s'éloignait du sujet. Fallait applaudir avec les mains, les deux, la droite et la gauche, faire la ola, etc... A croire qu'on allait pas tarder à célébrer à tour de bras des mariages gays lesbiens dans l'enceinte même du stade. Devant ce spectacle peu rassurant, les virilités s'effilochaient et les prépuces de ces messieurs, s'ils avaient eu une raison d'exister, auraient regagné leur droit à la paresse ; en terre d'Islam et chez tous les bons hygiénistes qui se respectent, c'est l'essence qui précède et donc décide de l'existence. Egalisation, six partout. Ca virait au drame existentiel pour la confrérie des mâles en rut. Terminé les vellétés d'émancipation. L'univers tout entier se résumait à la galaxie téléfoot. Ces chiennes de Sodome et Gomorrhe avaient imaginé un stratagème pour faire gagner leur équipe nationale et ainsi échapper aux outrages du passage à la casserole. Puis une fois chauffées à blanc par l'ambiance plus que chaleureuse du stade, elles avaient fini par trouver une toute autre sorte d'extase qui se suffisait à elle-même : l'auto-suffisance du football. Pas du tout vaginale ni même clitoridienne comme ataraxie. Les frustrations engendrées des années durant par l'absence de chaire et de sang, tout ça appartenait au passé. Un trip cosmique new-age, signe des temps. Un parangon d'une nouvelle forme de perverse misandrie. Les Iraniens avaient loupé le coche, l'espace de quelques minutes, l'euphorie libidinale qui s'était propagée dans les tribunes avait paru se draper d'un semblant de finalité concrète : ils allaient enfin pouvoir tirer leur crampe et Elles y consentiraient. Le football et le génie sadique des femmes avaient eu raison de la vision profondément humaniste des pourfendeurs de cul. C'était le moment de rengainer son tuyau et la béchamel : l'attaquante de l'équipe d'Iran sonna le glas des espérances irakiennes. Saddam en avala son cigare. 7-6 victoire finale pour l'Iran. L'immortel ayatollah en était réduit à se pincer l'urètre pour démêler le vrai du faux. L'Iran l'emporta mais sans gagner quoi que soit. Les mecs, eux, avaient tout perdu par contre, bien dans le trognon. C'était le 22 septembre 1980, le Raïs décida de jouer les prolongations en canardant la toute jeune République Islamique du Foot. On allait se fader huit piges de franche

bidasserie pour l'amour du Football. Le plus grand libidocide reconnu à ce jour par les Nations-Unies.